

# LA DEMOISELLE DE WELLINGTON

══════ DOROTHÉE PLATEK ══════



SEUIL



LA DEMOISELLE  
DE **WELLINGTON**



# LA DEMOISELLE DE **WELLINGTON**

≡≡≡ DOROTHÉE PIATEK ≡≡≡

ILLUSTRÉ PAR  
JÉRÉMY MONCHEAUX

SEUIL

De la même auteure, aux éditions du Seuil :

*L'Horizon bleu*, 2012.

*Je marchais malgré moi dans les pas du diable*, 2013.

*Le Silence des oiseaux*, 2014.

Pour le texte et les illustrations :

© Éditions du Seuil, 2017.

ISBN : 979-10-235-08981-8

Mise en page : Philippe Duhem

[www.seuiljeunesse.com](http://www.seuiljeunesse.com)

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse.

*« Écoute, écoute, le ciel au-dessus, la terre en dessous, et tous les gens rassemblés ici. La tuerie doit s'arrêter ; la destruction de la Terre doit s'arrêter. Je vais enterrer mon arme dans la terre, et je ne me lèverai pas encore une fois... Waikatu, couche-toi (ne te lève pas). Ne permets pas que le sang coule de nouveau. »*

Te Paea Herangi





## **26 AVRIL 1917, CAMPAGNE ANGLAISE.**

– A-t-il prononcé une dernière fois mon prénom ?  
Avait-il un sourire dans les yeux ? Dites-le-moi, je  
vous en prie.

– Il a dit votre nom, oui, madame, ses derniers mots  
vous étaient destinés, répond le capitaine Wilson à la  
veuve Kingston.

Les cheveux de la jeune femme ont la couleur des  
blés mûrs, la beauté de la campagne anglaise où valse  
au ras des herbes une brume fantomatique en cette  
matinée d'avril 1917. Tout ici est doux et paisible. Le  
ciel semble reculer, le rouge, comme une ligne posée,  
tire un trait sur l'horizon en direction de la Manche.

– Mes plus sincères condoléances dans le triste  
deuil qu'il vous faut porter, madame.

Le capitaine, empli de compassion, dépose au creux des mains tremblantes de Jenny une enveloppe marquée d'un sceau et maintient un instant son regard dans celui de la jeune veuve.

– Vous y trouverez quelques photos, un carnet, la plaque de matricule et les deux boutons de manchette de votre mari...

Puis, coiffant son casque, il s'incline une dernière fois avant de remonter le chemin en direction de la lande. Devant lui, la nature se débat en ce printemps glacial pour donner vie aux bourgeons naissants.

Des larmes de rosée fouettent la jupe de Jenny Kingston, qui s'est agenouillée dans le pré.

– Le printemps pourra-t-il renaître un jour..., balbutie-t-elle en posant une main sur son ventre. Son âme trouvera-t-elle le chemin pour rentrer à la maison, la France est si loin.

– Son cœur court déjà à travers les plaines, Jenny. Entends la brise qui l'apporte, chuchote Katarina en glissant une main sous le bras de sa sœur pour l'inviter à se relever. Rentrons, tu vas prendre froid.

– Dean, murmure Jenny. Dean ! répète-t-elle en hurlant avant de s'élancer à travers le champ, en direction de la falaise.

Katarina rattrape sa jeune sœur, qui se laisse tomber avec un râle déchirant.

Le capitaine Wilson clôt les yeux en entendant l'écho des hurlements de la veuve qu'il vient d'abandonner à sa douleur. Dean Kingston, soldat du deuxième bataillon du Suffolk Regiment, abattu sur le champ de bataille non loin de la carrière Wellington, est le premier d'une liste de quatre dont il est chargé ce matin d'annoncer la mort à travers la campagne anglaise.



*« Carnet à remettre à ma merveilleuse épouse Jenny  
Kingston,  
si Dieu me rappelle à Lui. »*  
Dean Kingston – Arras – 4 avril 1917

## **4 AVRIL 1917**

Quand je sortirai, quand le ciel renaîtra sous mes yeux, quand j’aurai combattu l’ennemi, je rentrerai chez nous et t’offrirai ce carnet qui témoignera des pensées que je te destine, chaque jour, chaque heure, chaque seconde...

Nos verdoyantes prairies plongeant sur la mer et les lames bouillonnantes qui frappent les côtes d’albâtre de mon pays tant aimé sont si loin.

Quand je ferme les yeux, le parfum des embruns remonte à ma mémoire, j’entends les cris des cormorans s’appêtant à piquer dans les profondeurs turquoise. J’entends le souffle du vent du nord bruissant dans les herbes humides et, au milieu de ce ravissement, j’entends ta voix fredonner notre chanson.

Nous sommes en avril et bientôt les genêts fleuriront, tapissant de jaune notre belle campagne,

ma terre, mon village... Mais combien je t'aime, ma Jenny, ô combien ! Un jour nous regarderons danser nos enfants sur la terre de notre chère Angleterre. Leurs rires empliront notre maison. Tu feras une merveilleuse mère tout comme tu es une extraordinaire épouse. Je te fais la promesse en cet instant de rentrer plus fort que je ne suis parti. Je tiendrai bon jusqu'au bout.

Sous les ordres de l'état-major, ma compagnie a atteint Arras tard dans la nuit. Cette ville est prise en étau sur trois côtés par les troupes allemandes. Meurtrie par les bombardements, elle n'est plus qu'un champ de pierres, de briques amoncelées, de charpentes de bois encore fumantes, de façades maintenues debout par des fils invisibles et de rues pavées menant à d'autres ruines qui se succèdent encore et encore. Toutes ses splendides maisons de grès et de brique, son hôtel de ville et sa cathédrale se sont effondrés tel un vulgaire château de cartes comme si un géant était venu y souffler des colères excessives. J'imagine les scènes d'effroi que les habitants ont dû vivre, terrés dans leurs caves, affolés par le bruit et la pluie des feux de l'enfer qui s'abattait sur leur ville. Entendre sa maison, sa rue, son quartier



se réduire en cendres sous les tirs d'obus et esquiver la mort à chaque seconde. Et je ne te parle pas, Jenny, de l'air chargé de gaz, des fumées et de la chaleur des flammes qui devaient emplir leurs poumons, les menant lentement à l'asphyxie. Cette ville est détruite, et ses trésors anéantis.

La population, victime de cette barbarie, a été contrainte de fuir, abandonnant tous ses biens au brasier. Seuls quelques irréductibles demeurent sur place, hagards, le regard troué, se demandant qui nous sommes et ce qu'il nous reste à sauver... Les arbres calcinés dressent désormais leurs troncs noircis vers les nuages, ils semblent pétrifiés tels des suppliciés implorant le ciel de cesser sa pluie de bombes. Dans les maisons bourgeoises de la basse ville, protégées du regard des Allemands, le commandement militaire a pris ses quartiers. Plusieurs troupes britanniques se concentrent ici dans le dessein de surprendre les Allemands qui occupent la colline de Vimy depuis le début de la guerre. Sur cette crête, surplombant le bassin minier et la plaine de Lens sur lesquels il veille comme sur un trésor, l'ennemi a mis en place un dispositif de défense qu'on nous dit très important. On parle de batteries de canons, commandées à



distance par les observateurs, placées sur les flancs de la colline, de tranchées fortifiées par endroits et même de souterrains. Nos avions du Royal Flying Corps ont pu observer ces installations à l'occasion de missions photographiques, bon nombre d'entre elles furent interrompues sous les tirs adverses, renvoyant au sol des carlingues folles tournoyant en feu dans le ciel blanc de l'hiver.

Autant te dire que le général allemand Ludwig von Falkenhausen a bien préparé le terrain. On risque d'en baver pour reprendre ce point primordial tenu par ses dix mille hommes et que les Français n'ont pas su récupérer, malgré plusieurs tentatives ces deux dernières années. Leur stratégie consistant à faire avancer les hommes par vagues successives n'a eu aucune efficacité et s'est conclue par un véritable massacre. Ce qui se prépare pour les prochains jours est d'une tout autre envergure, un assaut en une seule vague, un raz de marée doit s'abattre sur les lignes ennemies. C'est donc dans la plus grande discrétion qu'on nous a dirigés jusqu'ici, et ce que j'y ai découvert, Jenny, jamais personne n'aurait pu l'imaginer, jamais je n'aurais pu l'envisager.

C'est une ville sous la ville, ma chérie, un gruyère froid et sombre, un terrier pour les fourmis humaines que nous sommes, c'est cela qui nous attendait.

Au niveau de la rue Saumon, nous avons passé la « porte de fer », un trou creusé dans la fortification Vauban. Ma compagnie est descendue au moins vingt mètres plus bas, longeant des murs humides et froids par un escalier en brique pour atteindre un tunnel d'égout. Puis, à la lueur d'un morceau de bougie qu'on nous avait fourni à l'entrée, nous avons marché pendant des kilomètres, rejoignant un labyrinthe de carrières et de boyaux artificiels construits perpendiculairement à la ligne de front.

Nous sommes passés en procession devant des cavités remplies de nourriture et de munitions, avant d'arriver dans le quartier destiné à ma compagnie, que nous indiqua un scout. Wellington, la carrière Wellington, c'est là que je suis cantonné désormais.

J'ignore quel jour aura lieu l'attaque, je sais seulement qu'être positionné sous cette ville nous évitera de traverser le *no man's land* le jour J.

Des tunnels d'assaut déjà forés demeureront bouchés jusqu'au grand jour. Alors, après une succession d'explosions de mines, nous grimperons

quatre à quatre les marches taillées dans la pierre et passerons les trappes qui nous séparent de la surface. C'est de là que nous jaillirons pour surprendre l'ennemi. C'est de là que des milliers de soldats s'élanceront. En attendant, une nouvelle vie s'organise au cœur de la terre. Il ne faut pas que les Allemands perçoivent notre présence. Imagine, Jenny, la surprise qu'ils auront en nous voyant surgir de nulle part !

Il m'est difficile de réaliser que l'ennemi est à cet instant tapi dans ses tranchées de terre gelée, saisi par le froid mortifère qui sévit depuis des mois. De leurs trous, ils voient partout autour d'eux des corps sans vie, des corps agonisants, et supportent, à cause des poux qui pullulent partout, une foutue fièvre donnant des douleurs épouvantables dans les tibias. J'ai été épargné, Dieu merci. Tous ces hommes sont épuisés, usés par ces années de combat. La semaine dernière il faisait encore moins quinze degrés. Ici, sous terre, je me sens presque à l'abri, comme protégé au creux du ventre d'une mère.

Plus de vingt mille soldats vont tenir dans ce dédale, cet enchevêtrement né du travail de creusement des tunneliers néo-zélandais. Venus de l'autre bout du monde, ils ont accompli cette tâche sans relâche,

en à peine six mois, au nez et à la barbe de l'ogre germanique ! Ils ont creusé jour et nuit, sans répit, pour accomplir ce labeur titanesque, charriant sur leurs épaules des tonnes de gravats, la chair d'Arras. Je les imagine forces de la nature pour avoir réussi cet exploit en si peu de temps.

Originaires de contrées aux noms évocateurs de grandes expéditions – et je pense aux aventures du capitaine Cook, qui navigua dans l'océan Pacifique et fut le premier à débarquer en Australie, en Nouvelle-Calédonie, et qui fit le tour de l'Antarctique –, ces hommes sont venus de Tauranga, Opotiki, Waihi, Rotorua, Auckland, Wellington... et c'est d'ailleurs du nom de ces villes qu'ils ont baptisé les différentes galeries de la carrière. Ils ont passé, à bord du *Ruapehu*, le cap Horn, l'Uruguay et Dakar avant d'atteindre après plus d'un mois de voyage les côtes anglaises, où ils reçurent une formation avant de rallier la France par bateau. Débarqués au Havre, ils ont rejoint Rouen, ville portuaire de Normandie, avant de gagner le front d'Arras armés de piques et de pelles. Vois-tu, Jenny, ce sont avec ces armes-là qu'ils ont contribué à l'effort de guerre.

Ce que j'ai appris, hier, d'un soldat en poste à Arras depuis plusieurs semaines m'a émerveillé. Figure-toi



Achevé d'imprimer en avril 2017  
par Normandie Roto Impression s.a.s

Dépôt légal : mai 2017  
N° 135375-1 (000000)

*Imprimé en France*